Document generated on 08/08/2025 7:19 p.m.

Urgences

Une rocaille en octobre

Françoise Nadeau

Number 16, March 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI: https://id.erudit.org/iderudit/025400ar
DOI: https://doi.org/10.7202/025400ar

See table of contents

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)
1927-3924 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Nadeau, F. (1987). Une rocaille en octobre. *Urgences*, (16), 74–75. https://doi.org/10.7202/025400ar

Tous droits réservés (c) Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Françoise Nadeau
UNE ROCAILLE EN OCTOBRE

Sous la pluie, elle est décombres
d'ombres, elle est le
tombeau des fleurs.

Elle réunit les couleurs
des feuilles tombées. Pourtant,
ce sont les pierres qui fleurissent

comme une réunion de volumes
où ceux qui sont disparus font
la conversation.

Ma bouche se remplit
de pierres
et les ossements de mes collègues

ressemblent à des fleurs.
Est-ce le fouillis, un paradis
ou Angkor Vat

ou bien le centre-ville passé
22 heures? Elle n'est ni
vivante ni morte

ni humaine. Sous la pluie,
je passe à côté, triste. Ce sont
des runes en puissance.

Comment traduire un poème sans risquer de modifier la physionomie du texte original, sans mettre en danger la grâce de ses images, sans changer la cadence de sa musique? Même si ce n'est pas le message de l'auteur qui est habituellement touché lorsqu'un poème passe d'une langue à une autre, ce sont les artifices dont il est paré - la couleur qu'il reflète et le parfum qu'il exhale - qui sont souvent hélas! altérés, transformés, métamorphosés.

C'est, en tout cas, l'impression qu'il me reste après avoir traduit **Rock Garden: October** de D.G. Jones. Dans ce poème, M. Jones s'applique à mettre en valeur les sons que contient le langage; à l'intérieur de phrases courtes mais intenses, il évoque toute une série d'images. Son poème tient autant de la musique que des sensations. La difficulté en matière de traduction s'en trouve alors accrue.

Dans **Rock Garden,** les images que M. Jones évoque sont frappantes. En l'espace d'un mot, d'une expression, elles sont là qui défilent dans notre imagination. Elles nous parlent d'amour et de mort, de fleurs et de noirceur. Ainsi, après avoir fait enjamber au poème le mur qui sépare les deux langues, je me retrouve avec un texte français contenant des phrases quelque peu étirées, des images légèrement pâlies et des jeux de mots totalement absents.

Cependant, muni du souci du traducteur pour le détail et de la vive sensibilité d'un poète, M. Jones, lui, ne se laisse pas arrêter par des difficultés de ce genre. Avec une habileté remarquable, il contribue depuis des années à faire connaître les poètes québécois à ses compatriotes anglophones.

Merci, M. Jones.